Fais-moi découvrir ta ville

Il connaît toutes les rues. Il lui reste à découvrir ses désirs.



Laura Bellini

Fais-moi découvrir ta ville

Il connaît toutes les rues. Il lui reste à découvrir ses désirs.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384905531

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - L'homme qui connaissait tous les chemins.....10
Chapitre 2 - Les règles d'un chemin partagé 22
Chapitre 3 - L'endroit qui ne figurait sur aucune carte 35
Chapitre 4 - En dehors de l'itinéraire prévu 47
Chapitre 5 - Le droit de garder une soirée pour soi 61
Chapitre 6 - Quand le chemin nous rapproche 74
Chapitre 7 - Entre un baiser et le quotidien..... 86
Chapitre 8 - Parmi ceux qui le connaissaient..... 96
Chapitre 9 - La carte que nous ne voulions pas perdre 109
Chapitre 10 - Là où la carte s'arrête 123
Chapitre 11 - La proximité a ses limites.....136
Chapitre 12 - Qui tient le crayon ? 152
Chapitre 13 - Le prix de sa propre voix 163
Chapitre 14 - Ce que nous ne nous disions pas 177
Chapitre 15 - La limite à ne pas franchir 189
Chapitre 16 - Quand il faut partir 210
Chapitre 17 - Les chemins que nous choisissons nous-mêmes..... 222
Chapitre 18 - Le premier pas sans garantie..... 233
Chapitre 19 - Il ne suffit pas de connaître le chemin 243
Chapitre 20 - La ville où nous pouvons rester 254

INTRO

La première chose que j'ai marquée sur la carte n'était ni une rue, ni une place, ni un bâtiment. C'était un portail. Un de ceux que la plupart des passants franchissaient sans même y prêter attention, sans se douter qu'au-delà commençait un monde entièrement différent.

Je me tenais devant lui par une fraîche matinée d'octobre, un dossier rempli de documents coincé sous le bras et un gobelet de café déjà froid à la main. Ce nouveau quartier de Łódź s'éveillait lentement. Les lumières s'allumaient au rez-de-chaussée des immeubles anciens récemment rénovés, quelqu'un ouvrait une petite boulangerie et, de l'autre côté de la rue, un livreur tentait de garer sa camionnette dans un emplacement manifestement conçu pour un véhicule deux fois plus petit. Derrière moi, un tramway passa en laissant dans son sillage son habituel grincement métallique.

J'aimais ces matinées. La ville n'avait pas encore revêtu son visage officiel. Il n'y avait ni foule, ni appareils photo, ni touristes arrêtés au milieu du trottoir pour lire la plaque racontant l'histoire d'un autre bâtiment restauré. À la place, il y avait des fenêtres entrouvertes, l'odeur du pain frais, des trottoirs irréguliers et des endroits qui n'avaient aucune raison particulière de plaire à qui que ce soit. C'était précisément ce qui les rendait intéressants à mes yeux.

Depuis des années, je dessinais des cartes. Pas celles des guides touristiques, avec leurs gros traits, leurs icônes colorées et leurs étapes incontournables où chacun était censé prendre une photo. Ce qui m'intéressait, c'étaient les passages, les raccourcis, les petits commerces, les cours intérieures, les escaliers qui ne menaient nulle part et les

lieux dont seuls quelques habitants connaissaient véritablement l'histoire. J'avais toujours pensé qu'une carte ne devait pas dire aux gens où ils étaient obligés d'aller. Elle devait plutôt leur montrer où ils pourraient découvrir quelque chose qu'ils n'avaient pas encore songé à chercher.

Ce jour-là, j'avais mon propre programme. Je voulais suivre l'itinéraire prévu, vérifier plusieurs endroits que j'avais repérés à l'avance et décider lesquels méritaient de figurer dans ma promenade personnalisée. Je n'avais besoin ni d'un guide ni d'un consultant. Et surtout, je n'avais besoin de personne pour se tenir à côté de moi et m'expliquer ce que je devais regarder.

J'avais trente et un ans et suffisamment d'expérience pour savoir que l'indépendance ne consistait pas à refuser systématiquement toute aide. Elle signifiait avant tout avoir la liberté de décider à quel moment cette aide devenait nécessaire.

J'ouvris mon dossier et en sortis un exemplaire de travail de la carte. Dans l'une des cours intérieures, j'avais marqué un petit point qui avait attiré mon attention la veille. On y accédait par un passage étroit, derrière lequel se trouvait une ancienne cage d'escalier, avec une porte en bois et une fenêtre donnant sur la cour. Sur les images satellites, l'endroit ressemblait à n'importe quel espace vide entre deux immeubles. En réalité, il possédait son propre rythme, l'odeur des murs humides et une lumière qui, pendant quelques minutes chaque matin, dessinait un angle extraordinaire sur la façade.

Je fis deux pas vers le portail lorsqu'une voix s'éleva derrière moi.

— Excusez-moi, vous cherchez quelqu'un ?

Je me retournai. Une femme se tenait dans l'embrasure d'une petite boutique, vêtue d'un pull sombre et tenant un trousseau de clés autour d'un doigt. Ses cheveux gris étaient attachés négligemment derrière sa tête. Elle avait le regard de quelqu'un qui n'avait aucune intention de prétendre ne pas avoir remarqué une inconnue rôdant devant chez elle.

— Non. Je regarde simplement la cour.

— Et pourquoi ?

La question était simple, mais sa réponse me demanda quelques secondes de réflexion.

— Je réalise une carte de ce quartier. J'aimerais faire découvrir des endroits qui ne figurent pas dans les guides touristiques habituels.

La femme regarda mon dossier, puis le portail.

— Cette cour n'est pas une attraction touristique.

— Je sais. C'est justement pour cela qu'elle m'intéresse.

Elle ne sourit pas. Pendant un instant, je crus que je devais lui expliquer davantage, mais je n'avais pas envie de la convaincre de quelque chose que je n'étais pas encore capable de décrire clairement moi-même.

— Des gens vivent ici, dit-elle. Certains n'apprécient pas que des inconnus viennent regarder par leurs fenêtres.

Je reportai les yeux sur le portail. Sur ma carte, je l'avais indiqué comme un passage intéressant. Je n'avais pourtant pas pensé qu'aux yeux de quelqu'un, il représentait avant tout l'entrée de son propre domicile.

— Vous avez raison. Je ne voudrais déranger personne.

La femme garda le silence un moment, comme si elle cherchait à savoir si mes paroles étaient sincères.

— Si vous voulez voir à quoi ressemble cet endroit, je peux vous le montrer depuis l'arrière de la boutique. Mais ne notez pas l'adresse.

Je hochai la tête et rangeai mon stylo. Je la suivis dans une petite pièce où flottait une odeur de café et de produit ménager. Au fond, une porte donnait sur la cour. La femme l'entrouvrit juste assez pour me laisser découvrir la vue.

Je vis un vélo appuyé contre un mur, quelques pots de fleurs, une trottinette d'enfant et, sur le rebord d'une fenêtre, une petite figurine en porcelaine. Aucun de ces objets n'avait la moindre valeur historique. Aucun ne trouverait sa place sur une carte officielle de la ville. Et pourtant, c'était précisément dans ces détails que se cachait ce que je cherchais.

— Je comprends, murmurai-je.

— Tant mieux. Parce que tout le monde ne comprend pas du premier coup.

Je quittai la boutique avec une nouvelle note dans mon carnet, mais aussi avec le sentiment désagréable que mon projet, si soigneusement préparé, était beaucoup moins complet que je ne l'avais imaginé. Une carte pouvait être belle, précise et remplie d'endroits intéressants, tout en restant profondément injuste envers les personnes dont la vie se déroulait en dehors de ses lignes et de ses symboles.

Je m'assis sur un petit muret et ouvris mon carnet de croquis. Au lieu d'ajouter un nouveau point, je rayai celui que j'avais précédemment marqué. À côté, j'écrivis : « Tout ce que l'on peut trouver ne mérite pas nécessairement d'être montré. »

Cette pensée me plaisait davantage que n'importe quel élément de mon projet jusque-là.

Pendant la demi-heure suivante, je me promenai sans me presser. Je m'arrêtais devant les vitrines, photographiais des détails de façades et notais les noms des rues. À un endroit, je découvris un petit atelier où un homme âgé réparait des montres. Un peu plus loin, je trouvai un escalier menant à un commerce dont l'enseigne était si décolorée qu'il fallait s'approcher pour parvenir à la déchiffrer. Chacun de ces lieux avait sa propre histoire, mais je n'avais aucune intention de l'inventer à la place de ceux qui la connaissaient réellement.

Lorsque je rejoignis la rue principale, mon téléphone vibra dans la poche de mon manteau. Le message venait de la personne chargée de coordonner le projet de promenade.

« J'ai un contact à te transmettre : un guide qui connaît cette partie de Łódź mieux que quiconque. Radosław Żak. Il paraît qu'il est capable de raconter l'histoire de chaque rue. J'aimerais que vous puissiez discuter avant la validation définitive de l'itinéraire. »

Je poussai un soupir.

Travailler avec un guide ne faisait pas partie de mon projet initial. Je comprenais néanmoins que, si cette promenade devait devenir autre chose qu'un simple carnet de croquis personnel, je devais vérifier certaines informations auxquelles je n'avais pas accès par mes propres moyens. Je ne voulais pas construire mon projet sur des suppositions. D'un autre côté, je n'avais aucune intention de céder à quelqu'un d'autre le droit de décider quels endroits méritaient d'être découverts.

Je répondis simplement que nous pouvions nous rencontrer.

Puis je regardai une nouvelle fois la carte. Je connaissais déjà quelques rues, quelques passages et quelques histoires que je ne voulais pas dérober à ceux qui les portaient. Je savais ce que je souhaitais créer, même si je ne mesurais pas encore tout ce que je devrais peut-être changer pour mener ce projet à son terme.

Je ne connaissais pas Radosław Żak. Je ne savais pas à quoi il ressemblait, comment il parlait ni pourquoi il serait censé mieux connaître ce quartier que moi. Je savais seulement qu'il avait, disait-on, le don de trouver son chemin dans des endroits où les autres ne voyaient que des impasses.

Je me demandais s'il serait capable de comprendre que, parfois, le chemin le plus intéressant commence précisément là où quelqu'un décide de quitter l'itinéraire prévu.

Je rangeai mon carnet dans mon sac et repris ma route. Pour la première fois de la journée, je me demandai si le plus grand défi ne serait pas de dessiner la ville telle qu'elle était, mais plutôt de trouver quelqu'un qui accepterait de me laisser la découvrir à ma manière.

Et si l'homme qui connaissait toutes les rues était incapable d'accepter qu'elles ne menaient pas toutes là où lui-même aurait choisi d'aller ?

Chapitre 1 - L’homme qui connaissait tous les chemins

Le rendez-vous avait été fixé à dix heures, dans un petit café aménagé au rez-de-chaussée d’une ancienne usine. J’avais choisi cet endroit non pas parce qu’il était particulièrement charmant, mais parce qu’il se trouvait exactement entre les deux parties du quartier que je souhaitais relier sur ma carte. Depuis la fenêtre, on pouvait apercevoir la façade restaurée d’un immeuble et, de l’autre côté de la rue, une simple épicerie de quartier. J’aimais ce genre de contraste. Il me rappelait que la ville ne se composait pas uniquement de ce que quelqu’un avait jugé digne d’être rénové.

J’arrivai avec quinze minutes d’avance. J’étalai sur la petite table mes croquis, mes notes et un exemplaire imprimé de la carte sur lequel j’avais marqué plusieurs points. J’avais préparé des questions concernant l’histoire du quartier, les noms des anciennes usines et quelques passages dont le tracé avait été modifié au cours des dernières rénovations. Je n’avais cependant aucune intention de confier l’ensemble de mon projet à mon interlocuteur. J’avais besoin de ses connaissances, pas de son autorisation pour faire mon travail.

Lorsque la serveuse m’apporta un deuxième café, la porte du café s’ouvrit et un homme entra. Je le reconnus grâce à la description que j’avais reçue la veille. Il ne ressemblait pas particulièrement à un guide touristique. Il n’avait ni appareil photo en bandoulière, ni sac à dos de voyage, ni aucun de ces petits accessoires que les gens associent volontiers à ceux qui racontent l’histoire d’une ville. Il portait une veste

sombre, un pull bleu marine et tenait à la main une feuille de papier pliée en deux.

Il balaya la salle du regard, m'aperçut et se dirigea vers moi.

— Irmina Borek ?

— Oui. Radosław Żak ?

— En personne.

Nous échangeâmes une poignée de main. La sienne était ferme, mais brève. Je remarquai qu'il me regarda d'abord, avant de s'intéresser aux documents étalés sur la table.

— Excusez-moi pour ma ponctualité, dit-il en s'asseyant en face de moi. J'ai l'habitude d'arriver en avance pour vérifier que le lieu de rendez-vous existe toujours.

— Les cafés ne disparaissent généralement pas du jour au lendemain.

— Dans ce quartier, je n'en serais pas aussi certain.

Il esquissa un léger sourire. Je ne savais pas encore s'il s'agissait d'une plaisanterie ou d'une remarque fondée sur son expérience. Il posa sa feuille sur la table et commanda un espresso.

— Marta m'a transmis les premières informations, commença-t-il. Une promenade personnalisée, un nouveau quartier, des endroits situés en dehors des itinéraires habituels. Je dois vous aider à vérifier les informations et vous proposer quelques points d'intérêt.

— Pas tout à fait, répondis-je. J'ai déjà préparé un premier itinéraire. J'aimerais que vous m'aidiez à vérifier les faits, l'accessibilité des lieux et les histoires locales. Je ne cherche pas quelqu'un qui va l'inventer à ma place.

Il me regarda avec intérêt, comme s'il venait d'entendre quelque chose qu'il estimait utile de retenir.

— Tant mieux que vous le précisiez. Il arrive que des gens commandent une promenade et attendent ensuite du guide qu'il leur invente aussi une raison de la faire.

— Moi, j'ai déjà ma raison.

— Laquelle ?

Je fis glisser vers lui la première feuille. Sur la carte, j'avais marqué neuf points reliés par un fin trait. Certains se trouvaient près de rues connues de tous les habitants du quartier, d'autres dans des endroits qu'il était facile de manquer. Il y avait un ancien atelier, une petite place entre des immeubles, une partie d'un ancien complexe industriel et plusieurs commerces dépourvus de panneaux explicatifs.

— Je veux montrer ce quartier sans prétendre qu'il est autre chose que ce qu'il est, expliquai-je. Je ne veux pas raconter Łódź uniquement à travers ses industriels, son architecture et ses dates historiques. Ce qui m'intéresse, c'est la vie quotidienne. Les endroits que les gens traversent parce qu'ils ont simplement quelque chose à y faire. Les détails qu'on ne trouve pas dans les brochures promotionnelles.

Radosław se pencha sur la carte. Il resta silencieux un moment, faisant glisser son regard d'un repère à l'autre, puis sortit de sa poche un crayon fin.

— Je peux ?

— Je vous en prie.

Il marqua un petit tronçon entre deux points.

— Ici, il y a un problème.

— Lequel ?

— Ce passage est fermé depuis trois mois.

— D'après les cartes de la ville, il est toujours accessible.

— D'après les cartes de la ville, on peut aussi rejoindre un bâtiment qui n'existe plus depuis six ans.

Son ton ne me plut pas. Non pas qu'il ait été impoli. Au contraire, il parlait calmement, sans la moindre pointe de méchanceté. C'était précisément cette assurance qui me donnait envie de trouver immédiatement un argument pour remettre les choses à leur place.

— C'est justement pour cela que nous rencontrons quelqu'un qui connaît le terrain, répliquai-je. Mais si vous avez des informations concernant cette fermeture, je veux bien les voir.

— Je peux vous les montrer.

Il indiqua un deuxième point.

— Ici, en revanche, il ne serait pas judicieux de faire passer le groupe par la rue principale. Il vaut mieux entrer par le sud.

— Pourquoi ?

— Parce que, par le nord, il faut traverser un parking réservé aux livraisons. Le matin, ce n'est pas particulièrement agréable.

— La promenade ne sera pas destinée à des personnes qui ont peur de croiser une camionnette de livraison.

— Je ne prétends pas le contraire. Je dis simplement qu'on peut éviter cet endroit.

Je l'observai plus attentivement. Il devait avoir une trentaine d'années, peut-être trente-sept, et le visage d'un homme qui avait davantage l'habitude d'observer que de

parler. Ses cheveux bruns étaient légèrement plus longs sur le dessus et sa barbe de quelques jours lui donnait une allure moins formelle que sa manière de conduire la conversation ne le laissait supposer. Il ne cherchait pas à m'impressionner. Il ne semblait pas non plus attendre que je confirme la pertinence de ses remarques. Il partait simplement du principe qu'elles devaient être prises en compte.

— Vous avez l'habitude de corriger les cartes des autres ? demandai-je.

Il releva les yeux.

— Seulement quand quelqu'un prévoit de guider des gens en les utilisant.

— Et si cette personne souhaite d'abord décider elle-même de l'endroit où elle veut les emmener ?

— Dans ce cas, elle doit connaître le chemin.

— Je le connais.

— Alors la moitié du travail est déjà faite.

Je m'adossai à ma chaise. Pendant un instant, j'eus envie de refermer mon dossier et de mettre fin à notre rendez-vous. Non pas parce que Radosław avait dit quelque chose d'offensant, mais parce que je pressentais chez lui une assurance qui risquait de devenir difficile à supporter au fil de plusieurs semaines de collaboration.

D'un autre côté, il avait raison au sujet du passage fermé.

— J'aimerais parcourir une partie de l'itinéraire avec vous, dis-je finalement. Pas pour visiter tout ce que vous jugez important. Je veux vérifier si mes points ont du sens.

— C'est honnête.

— Et je ne compte pas modifier chaque endroit simplement parce que vous connaissez un meilleur chemin.

— Je ne m'attends pas à ce que vous changiez chaque endroit.

— Pourtant, c'est ce que vous avez laissé entendre.

— Je me suis peut-être mal exprimé.

C'était la première fois que je le voyais accepter une remarque sans chercher immédiatement à contre-attaquer. Je le remarquai et refusai de reconnaître que cela me faisait une bonne impression.

Nous nous levâmes de table. Radosław replia la carte, mais ne la rangea pas dans son sac. Nous sortîmes dans la rue, où le soleil d'octobre se reflétait sur les vitres d'un bâtiment récent. Je pris la direction du premier point et il marcha à mes côtés, légèrement en retrait. Après quelques dizaines de mètres, il désigna l'entrée d'un passage étroit.

— Par ici, ce sera plus rapide.

— Je ne cherche pas à aller le plus vite possible.

— Très bien. Je voulais simplement vous montrer une possibilité.

Je tournai dans l'autre direction. En chemin, nous passâmes devant un atelier de couture dont la vitrine était presque entièrement dissimulée derrière des morceaux de tissu. Je m'arrêtai pour photographier l'enseigne. Radosław ne me demanda pas ce que je prenais en photo. Il se contenta de dire :

— C'est madame Elżbieta qui tient cet atelier. Elle travaille ici depuis plus de vingt ans. Si vous souhaitez raconter l'histoire de cet endroit, mieux vaut lui demander avant de prendre des photos à l'intérieur.

— Je n’avais pas l’intention d’entrer sans demander.

— Je sais. Je préfère simplement vous prévenir.

— Vous partez toujours du principe que les gens ne savent pas se comporter ?

Il tourna la tête vers moi.

— Non. Mais je rencontre souvent des personnes qui arrivent avec une idée toute faite de la vie des autres. Ensuite, elles s’étonnent que les habitants n’aient pas envie de jouer un rôle dans leur récit.

Je ne répondis pas tout de suite. Je repensai à la femme de la boutique et à la note que j’avais écrite la veille. Je n’avais pas envie de lui expliquer que j’étais précisément en train de l’apprendre.

— Sur ce point, je vous comprends, dis-je.

— Tant mieux.

Nous nous arrêtâmes devant une petite place qui ne figurait sur aucune des cartes touristiques populaires. Il y avait un banc, quelques arbres et un vieux kiosque dont le rideau métallique était baissé. À l’arrière-plan, on apercevait une partie du mur de briques d’une ancienne usine. Rien de spectaculaire, mais la lumière se déposait sur le mur d’une manière qui attira immédiatement mon attention.

Je sortis mon carnet de croquis et commençai à dessiner.

Radosław resta un moment debout à côté de moi. Puis il désigna le kiosque.

— Cet endroit a une histoire que vous ne trouverez pas dans les archives.

— Laquelle ?

— Pendant de nombreuses années, on y vendait des journaux, des billets et des cigarettes. Le propriétaire connaissait tous ceux qui traversaient la place chaque jour. Il savait qui avait changé de travail, qui avait déménagé et qui avait cessé de passer par ici. Quand il a fermé le kiosque, les gens ont commencé à dire que la place avait perdu son centre.

— Et comment le savez-vous ?

— Par les gens qui venaient ici.

— Vous avez discuté avec eux ?

— Avec certains. Pendant des années, avec quelques-uns.

Je notai ses paroles, mais ne les ajoutai pas encore au projet. Je voulais d'abord vérifier si l'ancien propriétaire du kiosque accepterait que son histoire soit utilisée. Radosław remarqua que je n'ajoutais aucun symbole sur la carte.

— Vous n'allez pas le marquer ?

— Pas pour le moment. Je veux d'abord savoir si cet endroit peut raconter son histoire sans porter atteinte à la vie privée de quelqu'un.

Il me regarda un instant, puis hocha la tête.

— C'est raisonnable.

— Vous n'avez pas besoin d'en être surpris.

— Je ne le suis pas.

Son sourire ne dura qu'un instant, mais il suffit pour que je remarque le changement dans son expression. Auparavant, il m'avait semblé un peu austère. À présent, je découvrais qu'il pouvait aussi se montrer chaleureux, même s'il ne distribuait pas cette chaleur à tous ceux qu'il rencontrait.

Nous parcourûmes encore quelques rues. À chaque point, Radosław ajoutait quelque chose, corrigeait parfois un nom ou signalait une modification dans la disposition des bâtiments. Certaines informations étaient particulièrement utiles. D'autres me semblaient être des développements superflus. Lorsqu'il proposa de déplacer un point de quelques centaines de mètres, je refusai. Il accepta ma décision, même si je remarquai qu'il continua pendant quelques instants à regarder la carte comme s'il réfléchissait encore à sa propre version.

Avant midi, nous nous assîmes sur un banc. J'ouvris mon carnet entre nous.

— J'ai une question, dis-je. Pourquoi avez-vous accepté de participer à ce projet ?

— Marta me l'a demandé.

— Ça, je le sais. Mais pourquoi n'avez-vous pas refusé ?

Il réfléchit un instant.

— Parce que j'aime montrer aux gens des endroits qu'ils n'auraient jamais trouvés seuls. Et parce que, de plus en plus souvent, les promenades à Łódź donnent l'impression que la ville se résume à quelques étapes obligatoires. Pourtant, des gens vivent aussi entre ces étapes.

— Dans ce cas, nous avons au moins un objectif en commun.

— On dirait bien.

— Mais nos méthodes sont différentes.

— Ce n'est pas forcément un problème.

Je le regardai. Il n'y avait aucune ironie dans sa voix. Il semblait réellement penser que nos différences pouvaient être une force.

— Nous verrons, répondis-je.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtâmes à un carrefour. Je m'apprêtais à tourner à gauche, mais Radosław désigna le trottoir de droite.

— Par là, vous rejoindrez le café plus rapidement.

— Je sais.

— Évidemment.

— Je voulais encore voir cette façade.

Il regarda le bâtiment, puis moi.

— Dans ce cas, allons par là.

Il ne commenta pas mon choix. Il ne chercha pas à me convaincre qu'un autre itinéraire serait préférable. Il se contenta de reprendre la marche à mes côtés. Ce petit geste me mit plus à l'aise que toute notre conversation précédente.

Devant le café, nous échangeâmes nos numéros de téléphone. Radosław enregistra mon contact, puis jeta un dernier coup d'œil à la carte.

— Il me faut un peu de temps pour préparer une liste des endroits qu'il serait intéressant de vérifier.

— À moi aussi. Je vous enverrai la version actuelle de mon croquis.

— Très bien. Mais je vous prie de ne pas considérer mes remarques comme une tentative de prendre le contrôle de votre projet.

— Et vous, ne considérez pas mes décisions comme des erreurs qu'il faudrait immédiatement corriger.

Nous nous regardâmes en silence pendant quelques secondes. Puis il esquissa un sourire plus large.

— Marché conclu.

Il me tendit la main et je la serrai.

Je ne savais pas encore si cette collaboration serait une bonne idée. En revanche, je savais que Radosław Żak n'était pas du genre à renoncer facilement à ses opinions. Et je n'avais moi non plus aucune intention de le faire.

C'est peut-être pour cette raison que, lorsqu'il s'éloigna en direction de l'arrêt de tramway, je le suivis encore du regard quelques instants au lieu de retourner immédiatement à mes notes.

Ce ne fut qu'une fois de retour dans mon atelier, lorsque j'étalai la carte sur la grande table, que je réalisai combien de petites modifications il avait proposées pendant notre promenade. Elles n'étaient pas toutes nécessaires, mais certaines pouvaient effectivement m'éviter des erreurs. Je marquai le passage fermé, ajoutai une indication concernant les horaires des livraisons et plaçai un point d'interrogation à côté du kiosque.

Je ne voulais cependant pas que ses remarques deviennent automatiquement la nouvelle version du projet. J'avais l'intention de vérifier chacune d'entre elles par moi-même.

Mon téléphone vibra. Un message de Radosław contenait une photo d'un fragment de carte sur lequel il avait tracé un itinéraire alternatif.

« Vous n'êtes pas obligée de l'utiliser. C'est simplement utile de savoir qu'il existe. »

Je lus le message deux fois. Puis je répondis :

« Savoir quelque chose n'est pas la même chose que le choisir. »

Sa réponse arriva presque immédiatement.

« Je commence à comprendre que vous tenez à cette distinction. »

Je posai mon téléphone et repris mon travail. Je n'étais pas certaine qu'il se moquait gentiment de moi ou qu'il essayait réellement de comprendre ma façon de voir les choses. Dans tous les cas, pour la première fois depuis longtemps, une conversation concernant un projet professionnel ne s'était pas achevée par un simple échange de fichiers et de délais. Il en restait quelque chose que je n'arrivais pas encore à nommer.

Chapitre 2 - Les règles d’un chemin partagé

Le lendemain, nous nous retrouvâmes dans mon atelier. J’avais invité Radosław pour dix-sept heures, car je devais terminer une illustration pour un autre client dans la matinée. Je n’avais pas l’intention de bouleverser mon propre emploi du temps simplement parce que ce nouveau projet nécessitait l’implication de deux personnes. Si nous devions travailler ensemble pendant plusieurs semaines, je voulais établir dès le départ que chacun de nous avait également une vie en dehors de cette collaboration.

Mon atelier se trouvait au deuxième étage d’un vieil immeuble, dans un local loué par plusieurs artistes. J’occupais une petite pièce avec une grande fenêtre, une table en bois et une bibliothèque remplie de papiers. Un mur était couvert d’échantillons de couleurs, l’autre de croquis de cartes qui n’avaient jamais été publiés. Je n’avais pas spécialement rangé avant sa venue. Je ne voulais pas donner l’impression qu’une personne venant me rendre visite pour des raisons professionnelles devait découvrir un espace parfaitement ordonné.

Radosław arriva à l’heure. Il portait un sac en toile dont il sortit deux carnets, plusieurs documents imprimés et un petit livre aux coins des pages cornés.

— Je vois que vous vous êtes préparé pour une visite assez longue, dis-je en lui avançant une chaise.

— Je ne savais pas combien vous auriez de questions.

— Beaucoup.

— Dans ce cas, j'ai bien fait de ne pas venir les mains vides.

Il retira sa veste et la posa sur le dossier de sa chaise. Il observa la pièce, s'attardant sur une grande feuille de papier posée sur la table. On y voyait une carte du quartier, mais sans noms de rues. À leur place, j'avais dessiné de petites illustrations : des morceaux de murs, des fenêtres, des escaliers, des arbres et des entrées de cours intérieures. Elle n'était pas encore terminée.

— C'est votre projet ? demanda-t-il.

— L'un d'entre eux.

— C'est joli.

— Vous n'avez pas besoin de me complimenter pour que nous puissions travailler.

— Ce n'est pas un compliment par obligation.

Il avait dit cela avec une telle simplicité que je ne trouvai rien à répondre. Je remarquai toutefois qu'il ne touchait pas à la feuille, bien qu'elle se trouve juste devant lui. Il attendit que je la fasse moi-même glisser dans sa direction.

Ce petit détail ne m'échappa pas. La veille, pendant notre promenade, j'avais eu l'impression qu'il voulait tout corriger. Aujourd'hui, il se comportait différemment, comme s'il savait que, dans mon atelier, ce n'était pas lui qui décidait.

Je préparai du café pour nous deux. Lorsque je revins à la table, il avait disposé ses notes en une petite pile soigneusement ordonnée.

— Commençons par les choses concrètes, proposai-je. Nous devons créer une promenade d'environ quatre-vingt-dix minutes. Neuf ou dix points, sans attractions touristiques obligatoires. Le parcours doit pouvoir être effectué à un

rythme normal, en tenant compte d'une pause et d'un itinéraire alternatif.

— Quatre-vingt-dix minutes, cela risque d'être difficile si nous voulons discuter avec les habitants sur place.

— Tous les points ne doivent pas nécessairement impliquer une rencontre avec un habitant.

— Bien sûr. Mais certaines histoires méritent d'être entendues directement de la bouche des personnes qui les ont vécues.

— À condition qu'elles aient envie de les raconter.

— Je suis d'accord.

Il prit l'un de ses carnets et l'ouvrit à une page sur laquelle figuraient plusieurs noms. Aucun n'était accompagné d'une adresse ou d'informations détaillées. Je remarquai seulement quelques annotations brèves : « atelier — demander l'autorisation », « kiosque — pas encore de décision », « place — souvenirs des habitants ».

— Ce sont des contacts que nous pourrions utiliser, expliqua-t-il. Toutes ces personnes n'ont pas encore accepté de participer. Certaines souhaitent d'abord savoir précisément à quoi ressemblera le projet.

— Et que leur avez-vous dit ?

— Que nous ne publierions rien sans leur accord.

Je rapprochai le carnet de moi. J'appréciais le fait qu'il ne considère pas ces personnes comme de simples ressources à exploiter. Dans mon travail, je rencontrais souvent des gens qui partaient du principe que, dès lors qu'une personne apparaissait sur une photographie ou racontait une anecdote, elle devenait automatiquement un élément du

projet de quelqu'un d'autre. Je ne voulais pas travailler de cette façon.

— Très bien, dis-je. J'aimerais que nous décidions pour chaque point de ce que nous pouvons montrer et de ce que nous devons laisser de côté. Si quelqu'un ne souhaite pas donner son nom, nous ne le mentionnons pas. S'il ne veut pas être photographié, nous ne prenons pas de photo. Et s'il décide finalement de ne pas faire partie de cette promenade, nous cherchons une autre solution.

— Ce sont des règles raisonnables.

— Je ne veux pas que nous découvrions plus tard que nous n'avons pas la même définition du mot consentement.

— Ce ne sera pas le cas.

Sa réponse était ferme, mais cette fois je ne la percevais pas comme une tentative de m'imposer son opinion. Il parlait de quelque chose qu'il considérait manifestement comme aussi important que moi.

Nous passâmes ensuite à la question du tracé de la promenade. Radosław me présenta une proposition d'ordre dans lequel les différents lieux s'inscrivaient dans un récit logique du développement du quartier. Le parcours commençait près de l'ancienne usine, traversait une rue bordée d'immeubles résidentiels conservés et se terminait sur une petite place.

— Historiquement, cela se tient, dis-je. Mais pas forcément sur le plan émotionnel.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les gens ne sont pas obligés de découvrir une ville dans l'ordre chronologique de sa construction. Nous

pouvons commencer par un endroit qui semble insignifiant, puis expliquer plus tard pourquoi il est important.

— Mais sans contexte, ils risquent de ne pas comprendre ce qu'ils regardent.

— C'est justement pour cela que nous raconterons des histoires. Je ne veux pas transformer cette promenade en cours de chronologie.

Il observa ma carte pendant quelques instants. Puis il désigna un petit dessin représentant un escalier menant à un ancien immeuble résidentiel.

— Vous aimeriez commencer ici ?

— J'y réfléchis.

— Il y a un problème. L'entrée de ce côté n'est accessible qu'à certaines heures.

— Cela peut se vérifier.

— Je l'ai déjà vérifié. Le propriétaire de l'immeuble ne veut pas que des groupes passent par là sans accord préalable.

— Dans ce cas, nous lui demanderons son autorisation.

— Et s'il refuse ?

— Nous supprimerons cet endroit.

Radosław me regarda un instant.

— Comme ça, tout simplement ?

— Oui, tout simplement. Je n'ai pas l'intention de convaincre qui que ce soit que notre projet est plus important que sa tranquillité.

— Très bien. Dans ce cas, je préparerai une alternative.

— Vous pouvez préparer une proposition. Mais nous prendrons la décision ensemble.

Il immobilisa son crayon au-dessus de la feuille. Il ne commenta pas ma remarque, mais je remarquai qu'il la nota dans son carnet.

Nous travaillâmes pendant encore une heure. Nous discutâmes des distances, du temps nécessaire pour parcourir l'itinéraire et des endroits où le groupe pourrait s'arrêter sans bloquer le trottoir. Radosław connaissait des détails impossibles à trouver sur Internet. Il savait à quelle heure une rue connaissait un important trafic de livraison le matin, à quel endroit le trottoir se rétrécissait près d'un bâtiment en travaux et quelle entrée d'un ancien édifice était actuellement inaccessible.

De mon côté, je savais regarder l'ensemble du projet du point de vue d'une personne qui n'avait jamais mis les pieds dans ce quartier. Je remarquais les endroits où la carte devenait difficile à lire, ceux où les indications commençaient à se concurrencer et ceux où une trop grande quantité d'informations risquait de décourager l'utilisateur de découvrir l'espace par lui-même.

Lorsque je lui montrai l'une des versions de la légende, il se pencha sur le papier.

— Pourquoi n'avez-vous pas indiqué ici le passage piéton ?

— Parce que je ne veux pas que cette carte ressemble à un mode d'emploi.

— Mais quelqu'un pourrait ne pas savoir où traverser la rue en toute sécurité.